

• l'artillerie ; c'est un témoignage pour les mar-
ques d'estime, d'affection et d'amitié que
nous a données ce brave et intrépide gé-
néral. »

Bonaparte partit de Toulon dans les der-
niers jours de décembre 1793 ; le 30 décembre
il était à Marseille, où il revit sa mère, ses
frères et ses sœurs, qui n'avaient cessé d'y
habiter depuis que sa famille avait quitté la
Corse ; il était accompagné du sergent-calli-
graphe Junot, dont il avait fait son aide de
camp, et un peu aussi son secrétaire. C'est de
cette ville et sous cette date qu'en qualité
de général de brigade d'artillerie, nous le
voyons délivrer un certificat élogieux à la
17^e compagnie d'artillerie à cheval, et les
jours suivants donner des ordres en la même
qualité. Huit jours après, le 7 janvier 1794, il
recevait l'augmentation du brevet de son grade
de général de brigade d'artillerie, signé des mem-
bres du comité de Salut public, et telle était
alors déjà la confiance qu'il inspirait, qu'il fut
chargé, par le Comité, du commandement en
chef de l'artillerie de l'armée d'Italie, ainsi
que de l'armement des côtes de la Méditer-
ranée, depuis l'embouchure du Rhône jusqu'à
celle du Var.

Mais ne quittons pas cette bonne ville de
Marseille sans dire que c'est là, pour la pre-
mière fois, que Junot vit cette Paulette, dont
il devint tout d'un coup éperdument amou-
reux. Des huit enfants, Pauline Bonaparte
était celle qui ressemblait le plus à Mme La-
titia Ramolino ; elle avait alors quatorze ans,
et l'aurore de cette splendide beauté que de-
vait immortaliser le ciseau de Canova se ré-
vélait déjà en elle.

Pendant les mois de janvier et de février
1794, Bonaparte s'occupa de l'armement dont il
avait été chargé, et c'est alors qu'il fit avec sa
famille plusieurs courses pour déterminer la
position des diverses batteries à établir, et
qu'il adressa au comité de Salut public un
mémoire où étaient soigneusement calculés les
moyens de défense du littoral de la Méditer-
ranée, et où il annonçait les mesures qu'il
avait prises lui-même en qualité de général
de brigade d'artillerie, chargé de l'armement
de ce littoral. Ainsi il menait de front les
devoirs de sa charge et ceux non moins
sacrés de la famille et de l'amitié. Le général
La Poype lui avait été adjoint pour cette opé-
ration ; et c'est ici que se place un incident
qui faillit le compromettre assez gravement
et terminer d'une manière tragique la carrière
la plus gigantesque qu'il soit donné à un
homme de parcourir.

Bonaparte avait proposé au représentant
Maignet, délégué de la Convention et alors
tout-puissant à Marseille, de faire réparer les
forts Saint-Nicolas et Saint-Jean, en partie
démolés par le peuple au commencement de
la Révolution. Son dessein, très-louable et très-
patriotique, était de mettre par là à l'abri d'un
coup de main les poudres de guerre et les
armes qui y étaient renfermées. Le citoyen
Maignet trouva là une belle occasion de faire
du zèle, à cette époque suprême où chacun
tremblait pour sa vie. Adressa-t-il à ce sujet
une dénonciation en forme au comité de Salut
public ? on serait tenté de le croire. Toujours
est-il que, dans la séance de la Convention
nationale du 7 ventôse an II (25 février 1794),
le représentant du peuple Granet dénonça le
général La Poype et son chef d'artillerie Bo-
naparte, comme ayant voulu faire rétablir les
batteries que le tyran (Louis XVI) avait fait
élever autrefois autour de Marseille, et de-
manda qu'ils fussent cités l'un et l'autre à la
barre de la Convention. La Poype dut rece-
voir à Marseille, vers le 6 mars, le décret qui
lui mandait à Paris. Il partit immédiatement,
et, dans la séance du 15 mars, Barrère lut des
lettres écrites par le représentant Maignet,
démontant le fait imputé à La Poype, et l'at-
tribuant uniquement au général d'artillerie
Bonaparte. La Poype, justifié, fut admis aux
honneurs de la séance. Mais Bonaparte n'y
parut point, parce que, lorsque le décret qui
l'y appelait en même temps que La Poype
parvint à Marseille, il était déjà parti de cette
ville avec Junot pour visiter les côtes de la
Méditerranée, puis se rendre à Nice, où il
avait à exercer les fonctions de commandant en
chef de l'artillerie de l'armée d'Italie. Il était
donc à Nice, où s'étaient rendus de leur côté
les représentants du peuple Ricord et Robes-
pierre jeune, délégués de la Convention à
l'armée d'Italie. Ricord avait emmené avec
lui sa femme, et Robespierre jeune sa sœur
Charlotte Robespierre, amie de Mme Ri-
cord. Or Mme Robespierre conçut, à première
vue, pour le jeune protégé de son frère une
estime qui avait fait sur son cœur de jeune
fille et de républicaine une telle impression,
qu'elle aimait encore à en parler le 1^{er} août
1834, quand elle mourut dans la petite cham-
bre qu'elle occupait avec Mme Mathon, à
Paris, rue Fontaine-Saint-Marcel.

Ce fut à Nice que Bonaparte apprit la dé-
nonciation de Maignet et la comparaison du
général La Poype à la barre de la Conven-
tion. Mais il était à l'armée d'Italie, où sa pré-
sence fut jugée nécessaire, et il employa l'as-
sistance des représentants qui l'avaient vu à
l'œuvre à Toulon, et qui, mieux placés pour
juger de l'affaire, pouvaient la présenter sous
son vrai jour au comité de Salut public. Le
Comité en jugea comme eux et révoqua l'or-
dre de comparution à la barre de l'Assemblée.
Ce résultat, où il y allait de la liberté et de la

vie du futur empereur, fut dû surtout à Joseph
Robespierre, qui, au siège de Toulon, avait
conçu la plus haute estime pour le caractère
et les talents de Bonaparte.

Bien que les Austro-Sardes fussent en ce
moment en force dans les Alpes-Maritimes,
les hostilités n'avaient pas été reprises, et
l'armée languissait au quartier général de
Nice, où l'on attribuait son inaction au gé-
néral en chef Dumerbion, vieux, impotent, gout-
teux, morose, rempli d'un zèle inutile, et
dont le cœur valait mieux que le bras. En ar-
rivant à Nice, Bonaparte, qui voyait d'un re-
gard le défaut de l'armure, s'affligea de
cet état de choses, et, du 27 mars au 2 avril
1794, c'est-à-dire en six jours, il se mit au
courant de la situation. Il en conféra sérieu-
sement avec les représentants Ricord et Ro-
bespierre jeune. Il reconnut d'abord toute la
force des positions de l'ennemi et le vice du
système d'attaque ; et il eut le bonheut,
non-seulement d'en concevoir, mais d'en faire
adopter un meilleur, grâce au concours des
représentants et à la franche loyauté du gé-
néral en chef. Ses démonstrations portaient la
conviction dans tous les esprits droits ; à
cette époque d'abnégation patriotique, tous
les cœurs battaient à l'unisson quand il s'agis-
sait du salut de la France. Il proposa de tour-
ner la gauche de l'armée austro-sarde, pour
rendre l'armée française maîtresse de la
chaîne supérieure des Alpes, sans l'engager
dans des entreprises trop difficiles. Ce plan de-
vait avoir pour résultat de placer la défensive
dans sa position naturelle, c'est-à-dire sur la
crête des Alpes ; de porter la droite de
l'armée dans un pays où les montagnes étaient
beaucoup moins élevées ; de couvrir une por-
tion de la rivière de Gènes et de rétablir les
communications entre cette ville, l'armée d'Ita-
lie et Marseille. Tout ce plan reposait sur
ce principe de la guerre de montagnes : for-
cer l'ennemi à sortir de ses positions sous
peine d'être tourné. Il fut adopté le 2 avril
1794, dans un conseil de guerre composé des
représentants Ricord et Robespierre jeune,
du général en chef Dumerbion et des généraux
Masséna, Vial, Rusca et Bonaparte.

Le même jour, 13 germinal an II (2 avril
1794), Bonaparte écrivit de Nice au chef de
brigade Manceaux, directeur du parc d'artil-
lerie à Port-la-Montagne (Toulon), le billet
suivant :

« Nous avons un besoin urgent de cartou-
ches, envoi-nous-en un million, à Nice, sans
délai. Nous entrons demain en campagne
avec 30,000 hommes ; juge des cartouches
que l'on consumera. »

Il y a *consumer* ; mais, ma foi, quand on
est si français de style, de cœur et de génie,
on peut bien se permettre un léger divorce
avec madame la syntaxe, d'autant plus qu'il
est des cas où les lexicographes ne s'entendent
pas encore sur l'emploi de *consumer* et de
consommer.

Le mouvement fut retardé de deux jours ;
mais on sait que, quand Napoléon paraissait
reculer, c'était pour mieux sauter.

Nous avons plusieurs fois nommé Robes-
pierre jeune ; c'est que, comme on l'a vu et
comme on le verra plus clairement encore, il
fut pour beaucoup dans les heureux commen-
cements de Bonaparte. Cette liaison, cette
amitié réciproque va nous faire quitter pour
un instant le fil de notre narration.

M. Fossé-Darcosse, ancien conseiller à la
cour des comptes, mort à Versailles, grand
amateur d'autographes, et qui en avait réuni
une très-riche collection, aimait à raconter
que la première pièce dont l'intérêt lui avait
révélé l'attrait et l'importance de ce genre de
documents historiques, était une lettre de Ro-
bespierre jeune à son frère, datée de Nice, le
16 germinal an II (5 avril 1794), et où se
trouvait cette apostrophe : « J'ajoute aux patriotes
que je t'ai déjà nommés le citoyen Bonaparte,
général, chef de l'artillerie, d'un mérite TRAN-
SCENDANT. Ce dernier est Corse ; il m'offre
la garantie d'un homme de cette nation qui
a résisté aux caresses de Paoli et dont les pro-
priétés ont été ravagées par ce traître. » Ce
post-scriptum prouve que le jeune Bonaparte
avait eu avec Robespierre jeune de longs et
intimes entretiens, où il aimait à parler de ses
souvenirs de jeunesse.

Joseph Robespierre écrivait cela à vingt-
huit ans, au début de la campagne d'Italie ; et ce
jugement si clairvoyant, porté par un homme
si jeune sur un officier plus jeune encore, qui
n'avait pu jusque-là se signaler que par ses
services au siège de Toulon, avait naturellement
de quoi frapper un esprit attentif, curieux
de rapprochements et de singularités histo-
riques. Aussi est-ce cette lettre qui a fait de
M. Fossé-Darcosse un amateur passionné
d'autographes, et qui a été l'origine de la re-
marquable collection dans laquelle il nous a
été donné de consulter des pièces importantes
qui figureront ici même. Cette lettre fut son
chemin de Damas et sa langue de feu. Ce
noble goût des autographes avait rectifié en
lui bien des opinions, bien des préjugés sur
les hommes et les choses de la Révolution.

Notre reconnaissance devait ce souvenir et
ces deux aînés à l'excellent conseiller, au
risque de nous écarter un peu du cadre qui
nous est tracé. Une des qualités saillantes
de notre héros est la reconnaissance, et l'on
sait avec quelle facilité un auteur s'assimile,
d'une manière presque inconsciente, le sujet
qu'il traite. Ainsi nous voilà confondu avec ce

morceau d'argile grossière de l'apologue orien-
tal, qu'un sage avait ramassé dans son bain :
« D'où te vient cet arôme inusité ? — J'ai sé-
journé quelque temps au milieu d'un bou-
quet de roses. »

Ce fut, on peut le dire, au sortir de ce conseil
de guerre du 13 germinal an II, où Bonaparte
fit adopter le plan de campagne qu'il y proposa,
que Robespierre jeune, qui avait connu et vu
à l'œuvre son nouvel ami au siège de Toulon,
qui avait signé le 20 décembre 1793 sa nomi-
nation au grade de général de brigade d'artil-
lerie, ce fut à cette occasion qu'il écrivit à
son frère la lettre dont nous avons recueilli
le passage si remarquable qui vient d'être
cité, lettre bien propre à faire tomber l'im-
bécille dénonciation de Maignet, lettre inconnue
à tous les historiens de Napoléon, et à M. de
Coston lui-même, le mieux informé de tous sur
les premières années de sa vie. M. de Coston,
en effet, n'a connu et ne cite de Robespierre
jeune qu'une lettre, bien curieuse aussi, écrite
durant sa mission près de l'armée d'Italie,
mais où Bonaparte n'est pas nommé ; elle se
rattache cependant à ce début de la campagne
d'Italie dont nous parlons tout à l'heure, et
fut le plus grand honneur aux sentiments
honnêtes et au pur patriotisme du jeune délé-
gué de la Convention. M. de Coston la cite
avec les remarquables rapports au comité de
Salut public, qui, bien que signés par ses col-
lègues, sont évidemment rédigés par lui. Voici
cette lettre de Joseph à Maximilien Robes-
pierre. Ces documents parlent haut, et sont
d'eux-mêmes, sans avoir besoin de commen-
taires, la réfutation de bien des calomnies et
des contes ridicules ; on y voit clairement ce
que pouvaient et ce que sentaient ces hommes
à noircir pour les besoins de sa cause, et dont
le procès, selon l'expression de Cambacérès,
a été jugé, mais non plaidé. Cette lettre, qui
est écrite du théâtre même de la guerre, anti-
cipe un peu sur les événements, mais nous y
reviendrons.

Ormea, le 29 germinal an II de la République.

« Plus nous avançons en pays ennemi, plus
nous sommes convaincus qu'un des grands
moyens de contre-révolution employés par
ces hommes perdus, dont plusieurs sont
tombés sous le glaive de la loi, était les ou-
trages et les violences faits au culte.

« Partout nous avons été précédés de la ter-
reur : les émigrés avaient persuadé que nous
égorgeons, violons et mangions les enfants,
que nous détruisions la religion.

« Cette dernière calomnie produisait les plus
tristes effets. Une population de 40,000 âmes
de la vallée d'Onelle avait pris la fuite. On
n'y rencontrait ni femmes, ni enfants, ni
vieillards. Une si énorme émigration nous
aurait opposé de grands obstacles, si nous
n'étions parvenus à la dissoudre par l'accueil
fait aux misérables habitants des campagnes,
en proie à la plus affreuse ignorance.

« Les défenseurs de la patrie se sont par-
faitement conduits : ils n'ont touché à au-
cune image dans un pays où la superstition
en a couvert toutes les murailles. »

Les événements auxquels cette lettre se
rapporte avaient eu lieu en onze jours, du 6 au
18 avril 1794. Dans ce court intervalle, l'armée
républicaine avait marché de succès en succès,
au pas de course.

Le 6 avril, une division de 14,000 hommes,
commandée par le général Masséna, partie de
Nice la veille au matin, passe la Roya, s'em-
pare du château de Vintimille, marche sur le
mont Tanardo et y prend position. Le même
jour, une brigade, sous les ordres du général
Bizanet, passe la Taggia, s'établit au Monte-
Grande, et s'empare du camp de Fougasse.

Le 8 avril, le général Bonaparte, à la tête
de trois brigades d'infanterie, culbute au delà
de Menton une division autrichienne, et s'em-
pare du port d'Onelle, où les Anglais s'étaient
établis. Le 10 avril, combat de Ponte-di-Nave,
où fut battu le reste d'une division autri-
chienne.

Le 17 avril au matin, l'armée entra à Ormea,
ville approvisionnée de toutes sortes de munitions
et défendue par une garnison de 400 hom-
mes, qui capitula. C'est de là que, le lendemain,
29 germinal (18 avril), Robespierre jeune
adressa à son frère la seconde lettre qu'on a
vue plus haut. Ce même jour 18 avril, l'armée
républicaine, poursuivant le cours de ses suc-
cès, occupa Garesio et Loano. Le 24, Masséna
emporta les hauteurs de Muriato, qu'occu-
paient les Autrichiens.

On manquait cependant de bouches à feu,
et le général Bonaparte avait été envoyé à
Nice pour y activer le service de l'artillerie.
Il adressa de là, le 25 avril, une lettre de ser-
vice au capitaine Perrier, à Marseille, et, le
même jour, une autre lettre au directeur d'ar-
tillerie, à Port-la-Montagne, pour presser
l'envoi des objets nécessaires à l'armée. Tout
allait bien d'ailleurs, et une lettre écrite de
Saorgio le 10 floréal an II (29 avril 1794),
par les représentants du peuple Ricord et
Robespierre jeune, l'annonçait à la Conven-
tion nationale. Telle était toutefois l'urgence
des besoins de l'armée, en fait d'artillerie,
que Bonaparte ne cessait d'écrire de Nice
lettres sur lettres à ses subordonnés dans son
arme. Le 2 mai 1794, il adressait le billet su-
ivant à Manceaux, directeur du parc de
Toulon :

*Le général commandant l'artillerie,
au citoyen Manceaux.*

Nice, le 13 floréal an II.

« Tu feras partir pour Nice dix pièces de 4
avec leurs caissons. BUONAPARTE. »

Son activité s'étendait à tout. Il écrivait, le
19 floréal an II (8 mai 1794), au citoyen Char-
tron, adjudant-major d'artillerie :

« Des le moment que la carte sera faite, tu
te rendras au golfe Juan ; tu en lèveras le
plan ; tu marquera la position des batteries
« existantes et de celles que j'ai ordonnées ;
« tu auras soin de spécifier le mouillage.

BUONAPARTE. »

Il remplissait avec zèle en ceci les fonctions
dont il avait été chargé pour l'armement des
côtes de la Méditerranée.

Le vieux Dumerbion avait retrouvé, malgré
sa goutte, toute l'ardeur de sa jeunesse au
contact de celle de Bonaparte ; il était venu
lui-même à Nice pour diriger une expédition
vers le nord des Alpes ; et il put, le 11 mai,
annoncer à la Convention l'occupation du Col
de Tende par l'armée sous ses ordres.

Par l'exécution du plan de campagne de Bo-
naparte, adopté au conseil de guerre du 2 avril
1794, l'armée d'Italie était ainsi maîtresse,
un mois après, de toute la chaîne supérieure
des Alpes maritimes, et communiquait avec
le poste d'Argentières, dépendant de la droite
de l'armée des Alpes, dont le quartier général
était à Grenoble. 4,000 prisonniers, 70 pièces
de canon, deux places fortes, Oneille et Saor-
gio, enfin l'occupation de la chaîne des Alpes
jusqu'aux Apennins, tels furent les résultats
inespérés de cette belle opération ; et c'était à
Bonaparte que le général en chef Dumerbion,
homme loyal autant que brave, se plaisait à
en faire honneur. Il disait aux représentants
du peuple à l'armée d'Italie : *C'est au talent
du général Bonaparte que je dois les savantes
combinaisons qui ont assuré notre victoire.*

Tout allait vite en ce temps, tout était ex-
traordinaire. L'officier général qui avait mon-
tré ce talent, trouvés ces savantes combinaisons
dont la victoire avait été le résultat, et qui re-
cevait ce bel éloge de la bouche de son vieux
général en chef, était un jeune homme qui
avait encore deux mois à courir avant d'at-
teindre sa vingt-quatrième année.

Ces résultats obtenus, les anciens comtes de
Nice, Monaco, Menton et Roquebrune, affran-
chis de l'étreinte de l'ennemi, et les frontières
de la République française portées jusqu'à
celles de la Ligurie, Bonaparte se livra tout
entier à la mission dont il avait été chargé
par le comité de Salut public, et sembla ne
plus s'occuper que de plans topographiques et
de mesures d'administration. Avec son fidèle
Junot et son jeune frère Louis, il parcourut en
peu de jours les côtes voisines, ayant l'œil sur
tout, pour tout mettre sur un bon pied contre
l'ennemi. La guerre maritime le préoccupa
autant que l'autre, car l'une et l'autre doivent
concourir à la défense du pays. Il envoya au
comité de Salut public un travail dans lequel il
indiqua les neuf bons mouillages où les flottes
de la République peuvent abriter des vaisseaux
de haut bord, entre le golfe du Lion et celui de
Gènes :

1^o Le port du Rhône, qu'il qualifie de chan-
tier-construction de la Méditerranée, tandis
qu'il appelle Toulon et la Spezia ports d'ar-
mement ;

2^o L'Estisset, au fond de la baie de Marseille,
3^o Port-la-Montagne, à la fois mouillage et
port d'armement ;

4^o L'île de Portecros, l'une des îles d'Hyères ;

5^o Fréjus ;

6^o Le golfe Juan ;

7^o Villefranche, à l'est de Nice, au delà de
Montalban ;

8^o Gènes ;

9^o La Spezia.

Il s'adjoint, pour ces sortes de travaux, les
hommes les plus instruits, entre autres un ca-
pitaine d'artillerie, le citoyen Chantron, savant
mathématicien et bon dessinateur, qu'il avait
connu à Marseille, et qu'il avait fait appeler
auprès de lui et élever au grade d'adjudant-
major par Robespierre jeune. Par un ordre
daté de Nice le 10 prairial an II (29 mai 1794),
il avait chargé ce savant de lever divers
plans jugés par lui utiles, et, pour cet objet, il
lui avait envoyé le libellé suivant :

ARMÉE D'ITALIE.

Liberté. Egalité. Fraternité.

*Le général commandant l'artillerie de l'armée
d'Italie, au quartier général de
Nice, 10 prairial an II de la République.*

« Il est ordonné au citoyen Chantron, adju-
dant-major d'artillerie, de se rendre à Ormea.
« Il dessinera les vues des monts Orio, col
de l'Arma, col Capriola, qui ont été enlevés
à l'ennemi.

« Il visitera nos postes les plus avancés du
côté de Carnin, de la Certosa et les hauteurs
de Morta, qui ont été enlevés à l'ennemi le
8 floréal ; il fera après cela deux cartes :

1^o Une des hauteurs qui joignent les hau-
teurs de Ponte-di-Nave à Carnin, à Certosa,
à la hauteur de la Morta ;

2^o L'autre, qui joigne les hauteurs de Ponte-
di-Nave avec le col Ardeno-Pezzo, Tanaro
et la hauteur de la Briga.

« Il prendra des renseignements à Oneille